

Romain Coucet

La philosophie
dans
le paysage

Poèmes d'après des peintures de Jorge Camacho

CHIEN ENTERRÉ DANS LE SABLE (HOMMAGE À GOYA)

Chacun d'abord croit qu'il est fait pour vivre au désert.

Chacun, dans sa tête, voit alors surgir un arbre, un seul, sans feuille comme un prochain squelette.

Or, c'est aussi le squelette d'un chien. On devine son histoire par une souffrance à son cou enterré.

Chacun ayant dévalé les collines entières de couleurs rauques puis enfilé, à jamais, un habit de pierre pour mieux vaincre les assauts de la nuit, attend désormais son tour de passer aux aveux.

Des traces fraîches rappellent cependant au rêveur que le sable glisse toujours dans le sens d'une corde à pendus.

CARAVAN

Ce jour-là, le sable avait perdu la tête. Non pas la sienne, mais celle de toute la caravane de ses plus fidèles confidentes.

Ce jour-là, le sable avait creusé des vagues. Non pas les siennes, mais celles, lourdes de tant d'années d'absence, du tombeau de la mémoire universelle.

Ce jour-là, le sable avait ouvert les yeux. Non pas les siens, mais ceux des fantômes revenus sur la terre de leurs ancêtres oubliés.

Ce jour-là, le sable avait aimé le désert. Non pas le sien, mais celui qu'il n'avait jamais rencontré ni pris au passage.

Ce jour-là, le sable avait sculpté un vrai chacal de chair et de désir ardent.

ARENAS Y CRISTAL

Au bout du voyage, je sais enfin que mon désespoir ne cessera jamais.

Les arbres du vieux désert sont devenus ma rose des vents. Dans la peau d'un renard des sables, je m'oriente ainsi vers mes arènes de cristal.

Des hommes m'y ont précédé. Je lis à présent leur curieux alphabet sur des pentes où j'ai laissé mon enfance étreindre tout mon être.

Au bout du voyage, lorsqu'une flamme étend à l'horizon sa chevelure, le vent se rend à mon chevet. Et je brise la coque d'un œuf plein de racines.

WHITE SANDS

Par une succession de lignes en un ultime effort de la pensée, les sables occultent leur pâleur diaphane.

Par quelques herbes meublant la terre sèche en un rapide déluge de la pensée, les sables macèrent toute l'écume des mers.

Par la crête des monts qui prennent froid en un pur concert de la pensée, les sables accordent leurs neiges éternelles.

Par le désossement fatal d'une lourde carcasse en un ultime repos de la pensée, les sables bordent les draps blancs de la vie.

LE VENT ARMÉ

Rare est le pardon. Sous terre, l'innocence monte la garde. Mais aucune empreinte ne permet de refermer le cercle.

Rare est le songe. Sous terre, les soleils se sont enfouis. Mais la ruse des chasseurs dissimule encore toute l'étendue des déserts.

Rare est l'ivresse. Sous terre, subsiste un gisement, sinon un peu de matière. Mais, par force, les nomades ont quitté ensemble l'oasis.

Rare est le vent. Sous terre, il dépose les armes de la raison. Mais un corps inquiet se rapproche de son immobilité.

MIRAGES

Pour fuir les vivants, rejoins le désert.

Et pour connaître le désert, creuse un terrier.

Dès lors, regarde devant toi, l'œil fixé sur ta mémoire.

Avance, mais rien ne presse. Les os de ton bras vont briser tous les pièges. Ton visage décharné peut s'enfoncer dans le sable. Les trois griffes de ta main ont sans doute déjà résolu l'absence de lumière.

Sur ton corps, des flaques de sang te viennent en aide. Ce sont tes propres mirages.

Là-haut, le désert ondule sa belle crinière.

Souviens-toi du volcan éteint. Il n'en sort plus que quelques herbes folles. De son cratère, tes paroles bientôt jailliront.

Et le monde entier les écouterà en un profond recueillement.

ENIGMA DE LA AUDIENCIA

Si tout nous éloigne, rien ne nous sépare.

Chacun, nous arrivons d'une contrée où le ciel même sanglote au moment de partir.

Le désert nous a bien accueillis. Hélas, le temps s'est à jamais assoupi.

Et la nuit tombe toujours davantage.

Toi le serpent, fidèle serviteur d'espairs, tu allonges l'espace.

Toi le fennec sans âge, tu te mires au contraire dans un reflet lunaire.

Moi, sur les braises de ma maison, prisonnier attentif au secret de l'énigme, peu à peu je m'oppose à l'idée de la mort.

Plus tard, quand nous ne ferons plus qu'un seul être, nous gravirons les collines pour disperser les cendres de l'horreur.

RÊVERIE NOMADE

Au moment de l'éclipse, le désert flambe la clôture d'un jardin. Sur des ravins caillouteux, il fait nuit en plein jour. Voici le printemps enchanté.

Au moment de l'éclipse, le désert inonde la sécheresse du sous-sol. Personne n'aborde ces galeries d'arc-en-terre. Voici l'été illuminé.

Au moment de l'éclipse, le désert enfonce ses cornes dans le sable. Comme un taureau, il donne un coup de sabot enragé. Voici le déclin de l'automne.

Au moment de l'éclipse, le désert chasse l'âme des branches désolées. Les fruits pourrissent entassés à l'ombre des gibets. Voici l'hiver qui se lève.

BULTO N°1

Autrefois j'étais un valeureux guide. Même les tribus voisines me traitaient comme un des leurs. Jamais, je n'aurais trahi un secret. Car aujourd'hui, je suis un jeune mort.

Mes proches m'ont momifié dans le désert selon des rites anciens. Ils ont récité des cantiques puis s'en sont retournés dans les plaines. Il ne faut pas mêler les morts aux vivants.

Mes armes sacrées reposent autour de moi. Je sais que mon sabre, planté en terre, est toujours prêt à me défendre des tempêtes de sable. Les pointes en l'air, mon casque s'est renversé afin de bientôt crever ma cuirasse éphémère.

Déjà, des flammes s'échappent de mon esprit. Les montagnes ne s'en inquiètent guère tant ma ceinture de parade les fascine encore. Il est vrai qu'on ne trouble pas un jeune mort et qu'on laisse fleurir son étoile sur le sol.

BULTO N°2

Mourir ne me suffisait pas. J'avais encore besoin de poursuivre ma quête au-delà du réel. Ou n'était-ce pas plutôt le temps qui enfin me relayait d'outre-tombe ?

Alors, les lacets de mon vénérable linceul commencèrent par se découdre. Enclin à redorer mon blason, je ressuscitai sous une autre apparence.

Au fond de mon être brûlait un immense crépuscule. Le désert, trouant mes côtes momifiées, arrachant mon visage désarticulé, rougeoyait en tout sens.

A la place de mes armes disparues, un repas de maïs et de figues m'avait été servi. J'enjambai mon sépulcre pour m'en rassasier quand soudain mon regard s'arrêta sur trois grâces. Silencieuses, elles filaient leurs pelotes. Translucides, elles m'annonçaient un amour perpétuel.

Ainsi, j'atteignais la plénitude de mon apaisement.

BULTO N°3

Tombez les masques, courbez l'échine. Mais ne pleurez plus la perte de votre défunt guide et n'espérez jamais le revoir.

Ayant achevé son travail, la mort a repris le dessus. Si vous pouviez m'observer, vous croiriez qu'elle m'a beaucoup changé. Si vous pouviez me décrire, votre plume toute rongée vous tromperait encore. Non, ne me jetez pas la pierre !

D'ailleurs, je ne me plains pas de la mort. Elle m'a façonné à son image, autant dire à l'image du désert.

J'aurais voulu enfreindre la règle et quitter en hâte l'abri où vous m'aviez momifié. Ce n'était en vérité qu'une fausse sortie pour vous préparer une place. Sous la lune, quelques racines charnues vous y attendent déjà.

Me voici à présent un mort dans la force de l'âge, la tête érodant l'horizon vers lequel se dresse tout mon corps désossé. Un chien de garde me tient compagnie. Il me semble parfois vous reconnaître en lui. Sa morsure me rappelle l'imposture des destins accomplis.

IMPRESSIONS DE NAZCA

Quel est ce corps que l'on sépare en deux ? Chaque regard en simule l'autopsie. Sur la montagne, le passé l'éclaire de ses feux. Il n'est pas de signe qui vaille d'être vu.

Où va ce corps que l'on anéantit ? Des crevasses lui assurent un précaire asile. Au plus profond du désert, rien ne les empêche de se rejoindre. Ci-gît, dit-on, un être d'exception. Il n'est pas d'équilibre qui vaille d'être rompu.

Que cache ce corps que l'on consume ? En fuite, la mort n'aurait meilleure allure sur des routes ensablées. C'est donc, témoignent des coquillages fossiles, la mer qui s'est retirée. Il n'est pas de rêve qui vaille d'être vécu.

KITES

Qui se terre dans sa tanière verra le monde à l'envers. Dans son cauchemar, des anges ensorcelés fermeront les rideaux du désert.

Qui confond la lune et le soleil avec la crue et la décrue du désert perdra le sens du temps. A sa rencontre, un carnaval jouera d'hérétiques mélodies.

Qui acquitte ses dettes devra déplacer des montagnes en apprenant les tables de la loi. Par effraction, des Érinyes déferleront sur le désert égorgé.

Enfin, qui résiste à toutes ces épreuves sans jamais se soumettre fera mieux de vite disparaître. Le sable partira en poussière et la lumière s'éveillera.

HUACA DE LA LUNA

Pour le voyageur perdu en plein nord, le désert recèle encore un trésor oublié. C'est une citadelle d'antan, comme aucun architecte n'en a jamais édifié.

Des sentinelles y promènent leurs ombres sur des remparts couverts de totems. Du haut d'une tour, un feu va bientôt se jeter. En face, un croissant de lune signale l'équilibre des choses.

Une porte s'est enfoncée dans la montagne. Mais la transparence d'un escalier invite, solennellement, à atteindre d'autres sommets.

Au terme de son périple, le voyageur pétrifié s'allonge au pied de la forteresse. Enveloppé dans son dernier déguisement, il expire alors sans rien croire.

HUACA DEL SOL

Je ne sais pas si je me fais comprendre en disant qu'il y a des ruines qui ont toujours connu ce sort et n'ont jamais été rien d'autre.

Je ne sais si j'ai assez vécu pour prétendre que la mort renferme de ces paysages où le sable recouvre les tombes et que la vie, malgré tout, traverse.

Je ne sais si je me suis penché avec soin sur mes semblables pour penser mériter une place à l'écart de ce noble cimetière élevé entre les monts escarpés.

Je ne sais si je m'aveuglais sous un astre que seul je voyais pour m'être glissé dans un drap noir ceint d'un papyrus relatant ma terrible aventure.

Je ne sais. Toujours est-il que le désert ne pouvait davantage faillir à sa tâche en déformant, au fond des ruines, la silhouette de mes sortilèges préférés.

MURCIELAGO

Si l'idée du déluge prend tournure, ce sera sous le signe de la chauve-souris.

S'envolant de son territoire inconnu, elle ne demandera pas comment on la maudissait tant. Ses ailes épouseront les versants d'une montagne et sa bouche aspirera la verte vallée.

Aux quatre coins du monde, la panique changera aussitôt les vivants en mulots, en galets ou en simples chiffons.

Mais après le séisme, un seul rescapé survivra. Entre les membres d'un scorpion, la planète calcinée regrettera l'innocente chauve-souris.

RAPACES

Une ombre surprend la beauté de la nuit en lui montrant ses deux ailes étirées.

Une ombre plane sur des lieux de misère où rien ne pousse qui ne tombe en pierre.

Une ombre recouvre une gorge du désert avant d'en guérir la blessure promise.

Une ombre veille sur des terres révolues afin de les marquer d'une profonde entaille.

Une ombre suit en l'air des empreintes qui ne se sont pas posées là par hasard.

Cette ombre est le repaire de tous les rapaces en sommeil.

NOCTIS IMAGO

Au pied du volcan, le désert ouvre sa mâchoire de poisson carnivore.

Soudain, l'éruption se produit. Mais le désert découvre le plaisir sous l'aspect d'un rouge à lèvres de lave.

Indifférent à ce rituel, ayant capturé un infortuné cerf-volant, le chacal de la fable ronge son frein. En lui-même il rumine tant que le feu brûlera, jamais il ne recevra un baiser de son désert adoré.

HUECOS

Sur les puits du désert s'agite une poudre de sable le plus fin.

Le sourcier reste sous terre. Il s'y est emmuré et attend l'impossible délivrance.

Mineur de fond, il consume, pour son orgueil perdu, les gisements sacrés de la nuit. Sait-il au moins que la pleine lune le supplée déjà dans son rôle et qu'à son tour elle creuse le tout proche horizon ?

Mais l'homme étouffe trop pour imaginer que leur rencontre aura bientôt lieu. De part et d'autre, dans des veines adjacentes, s'est tarie la source qui sublimait les amants. Maintenant, leurs reliques, parodiant les coutumes, s'enchaînent les unes dans les autres vers quelque grenier d'abondance.

LE DÉSERT (HOMMAGE À TORCIA)

Par folie au départ, le désert a introduit la philosophie dans le paysage comme un loup dans une bergerie.

Par soif de connaissance, le désert s'est ensuite rempli d'un long fleuve bleu tombé du ciel.

Par désespoir, le désert a revêtu alors ses plus beaux appareils pour se jeter à l'eau et ne plus croire qu'il était déjà mort.

Par ironie, l'oiseau du désert a quitté son arbre pour rejoindre une rive et se mirer dans l'onde sans rien perdre du spectacle.

Par raison à la fin, le désert a senti les crocs de l'animal réveiller la douleur de vivre et la guérir aussitôt.

PAYSAGE ANTIQUE (HOMMAGE À EL GRECO)

La nature s'illumine. Elle révèle son silence sous un lever de lune qui se roule dans la nuit.

La nature se dévoile. Elle répand son butin vert au cœur des collines boisées où dorment d'antiques amours.

La nature se rapproche. Elle prépare son passage entre les maisons qu'éclaire la fraîcheur des temps.

La nature se cristallise. Elle élève sa futaie de miroirs au scintillement de l'âge d'or retrouvé.

MORADAS DE VIDRIO (HOMMAGE À C. D. FRIEDRICH)

Ce jour en annonce un qui ne doit pas recommencer. Ainsi va le monde sans jamais revenir en arrière. Et aucune issue, parce qu'il n'y a pas de route, ne sonne le glas des déserts.

Le bocal s'est brisé où l'on voyait et tenait le reptile à distance. Celui-ci, après avoir été le plus ancien, est resté le dernier animal au monde. Mais en terre à présent il s'enfonce à moitié.

Le soleil qu'on connaissait de si loin s'est échoué sur une cime. Certains disent même qu'il est rentré à son port d'attache. De solides cordages le maintiennent à la montagne prise d'une croissante pâleur.

Sa clarté retrouvée, le désert se sent neuf enfin d'éteindre un à un les feux du soleil dompté.